

«CONFIER SON BÉBÉ À UNE CRÈCHE, CE N'EST PAS L'ABANDONNER»

Est-ce que la Confédération doit aider les mères à mieux concilier travail et famille? Une question pas si simple, décryptée par la linguiste et féministe lausannoise, mère depuis trois mois.

PHOTOS JULIE DE TRIBOLET - TEXTE YAN PAUCHARD



Elle ouvre la porte, son petit Kim tout sourire dans les bras, et invite à prendre place au salon. Sur la table basse, divers documents et articles, signe que la linguiste a méticuleusement préparé l'interview au sujet de l'arrêté fédéral sur la politique familiale. Egalement posé – et «stabilobossé» – le tous-ménages de l'UDC, avec en couverture une photo d'enfants derrière des barreaux, preuve que la votation, contre toute attente, déchaîne les passions. Une crispation qui n'étonne pas cette féministe convaincue, spécialiste des questions de genres. L'interview commence. Kim ne quittera pas les bras de sa maman.

Féministe, vous avez beaucoup réfléchi, lu et écrit sur le thème de la place de la femme. Depuis trois mois, vous êtes la mère d'un petit Kim. La maternité a-t-elle changé votre manière de penser?

Ce qui m'est apparu avec plus de force, c'est l'incroyable pression sociale qui pèse sur les mères. Par exemple, pendant toute ma grossesse, on n'a pas cessé de me demander si j'allais allaiter ou non. Moi, je n'avais pas d'avis arrêté. C'est seulement au moment où l'on a posé mon bébé sur moi que cela a été évident que j'allaiterais. Mais on ne vous laisse pas le temps de cette découverte, on vous assomme de dogmes. A l'hôpital, la jeune femme qui partageait ma chambre n'arrivait pas à avoir de lait. Le discours du personnel soignant était terriblement culpabilisant... D'un autre côté, certains discours féministes doctrinaires m'ont également irrité.

Lesquels, par exemple?

Ceux qui imposent une manière unique de penser, qui partent par exemple du principe que toutes les femmes préfèrent retourner travailler après leur grossesse. Dans mon cas, je vais reprendre mon emploi à l'université, et il se trouve qu'il me passionne. Mais il ne faut pas nier que, dans la plupart des cas, reprendre son activité n'est pas seulement une envie mais une nécessité économique. Et on peut raisonnablement penser que si

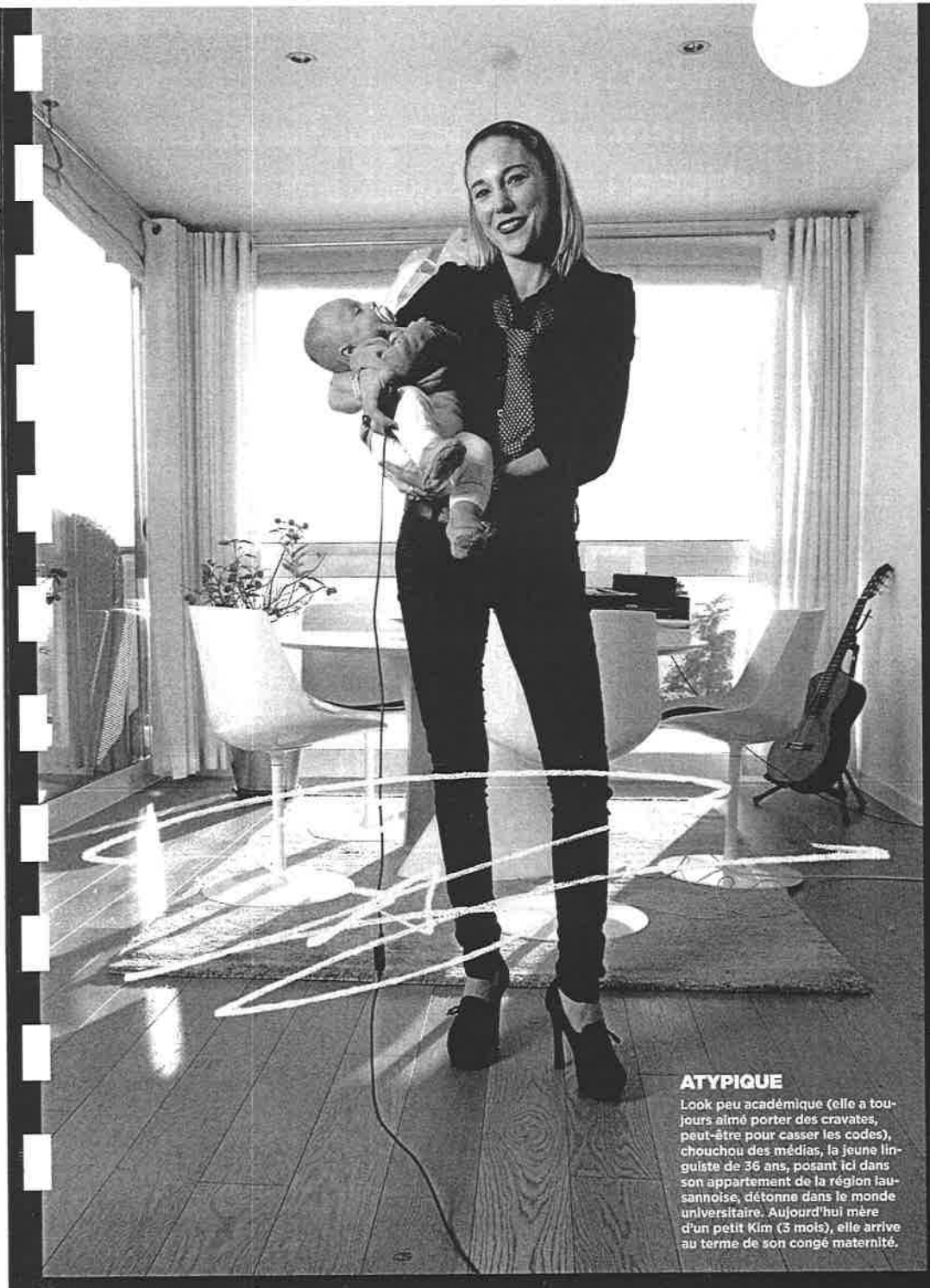
cette réalité financière n'existait pas, de nombreux parents auraient du plaisir à consacrer davantage de temps à leurs enfants. Tous les discours qui prétendent parler au nom de toutes les femmes ou de tous les hommes me dérangent.

Le 3 mars prochain, les Suisses devront justement se prononcer sur un arrêté fédéral visant à permettre de mieux concilier vie familiale et activité professionnelle, via notamment la création de places en crèche. L'objet qui devait être une formalité soulève de vives réactions. Comment les analysez-vous?

Je ne suis pas étonnée. Je me doutais que cette votation ferait du bruit, car elle concerne des thèmes à forte valeur symbolique: la famille, l'éducation des enfants, le rôle des hommes et des femmes. Ces thèmes sont hautement émotionnels. Les gens se sentent vite reniés en cause dans leur propre manière de vivre.

Est-ce vraiment à l'Etat d'intervenir dans la manière dont les familles s'organisent?

L'Etat ne va pas décider à la place des familles. Il ne va pas obliger les couples à placer leurs enfants en crèche. Il est évident qu'il n'est pas question de cela. L'Etat doit, pour moi, offrir un soutien aux familles pour qu'elles puissent avoir une plus grande liberté de choix. On oublie trop souvent, dans ce débat, >



ATYPIQUE

Look peu académique (elle a toujours aimé porter des cravates), peut-être pour casser les codes), chouchou des médias, la jeune linguiste de 36 ans, posant ici dans son appartement de la région lausannoise, détonne dans le monde universitaire. Aujourd'hui mère d'un petit Kim (3 mois), elle arrive au terme de son congé maternité.

L'interview autoportrait

que la décision de travailler ou de rester à la maison ne se prend pas forcément par plaisir, convenance ou idéologie. Il répond souvent, en particulier pour les catégories les plus modestes, à un impératif économique.

Ne faudrait-il donc pas aussi aider les mères, ou les pères, qui souhaitent rester à la maison?

Là non plus, je n'ai pas d'avis arrêté sur la question. Il faudrait en tout cas régler une asymétrie: pour l'instant, la question de reprendre le travail ou non se pose presque que pour les femmes, et ces dernières se voient souvent culpabilisées quel que soit leur choix. Si elles annoncent vouloir rester à la maison, elles passent pour rétrogrades et on déplorera qu'elles se fassent «entretenir»; si elles reprennent le travail sans sourciller, on les soupçonnera d'être de mauvaises mères. On part en revanche du principe que les pères retourneront de toute manière travailler.

On pensait le mariage et le modèle de la famille traditionnelle ringardisés. N'est-on pas en train d'assister au grand retour des valeurs conservatrices?

Je ne pense pas que c'est un retour. A partir des années 70, avec l'avènement des discours féministes, on a faussement pensé que la structure sociale avait été unilatéralement modifiée, que les modèles «progressistes» avaient remplacé les modèles «traditionnels». Mais les nouveaux modèles n'ont pas chassé les anciens. Ce que nous vivons aujourd'hui est davantage une prise de conscience de ce qui a perdu.

Reste que les réactions à cette votation, à l'image de celles contre le projet de mariage gay en France, peuvent être virulentes. Comment les comprendre?

Chaque fois qu'on est confronté à des crises sociales, on plaide le retour des modèles traditionnels, plus rassurants, en pensant que ceux-ci résoudre tout. Dans un récent débat télévisé consacré aux votations du 3 mars, un intervenant a déclaré que, si les femmes avaient la sagesse de rester à la maison, il y aurait moins d'adolescents délinquants. De tels raccourcis font peur! Mais se raccrocher à des valeurs traditionnelles est un réflexe de confort et de sécurité. La reconfiguration des rôles sociaux est anxiogène. Aujourd'hui, les femmes ont la possibilité de subvenir seules à leurs besoins et à ceux de leurs enfants; il existe des familles monoparentales, homoparentales... Tout cela est déstabilisant pour ceux qui ont besoin de normes cadrantes pour se sentir légitimes dans leur mode de vie et qui fantasment l'avènement d'une société anarchique.



que le changement de loi permette néanmoins à Kim de porter le nom de son père. Et cela ne dissonne en rien avec mes aspirations féministes. Au contraire: avoir un enfant n'était pas une nécessité ou un besoin, mais un désir lié à une relation particulière avec un homme particulier. J'aime l'idée de pouvoir marquer cette évidence symboliquement.

Ne va-t-on pas finir par créer une société sans repères?

Une société est par définition pourvoyeuse de repères. Il faut simplement en finir avec l'utopie de la famille conjugale modèle – «un papa, une maman, on ne ment pas aux enfants», pour reprendre le slogan des opposants au mariage gay –, comme seul modèle pour élever sagement un enfant et lui éviter un passage chez le psy à l'adolescence. Comme si une famille hétéroparentale était forcément une famille modèle. Ce sont les caractéristiques et les valeurs individuelles des personnes qui entourent l'enfant qui comptent, peu importe que ce soient des hommes ou des femmes.

Un enfant n'a-t-il quand même pas besoin du référent de la mère qui l'a porté?

Si, comme il a besoin de son père. Mais il n'est pas toujours possible d'offrir cette double présence aux enfants, d'où la nécessité d'inventer des moyens d'y suppléer. Le problème, c'est que la figure archétypale de la mère reste pesante. C'est comme si, au moment où elle accouche, une femme ne se définissait plus que par la maternité, que tout le reste devenait accessoire. On ne définit pas un homme uniquement par sa paternité... De même, quand une mère recommence à travailler, on considère qu'on enlève quelque chose à l'enfant, comme si seule la présence maternelle pouvait répondre à ses besoins. Je ne vois pas les choses de cette manière. Selon moi, on lui offre une voie de socialisation supplémentaire. Confier son bébé pour des moments déterminés ne revient pas à l'abandonner!

Au fait, Kim ira-t-il en crèche?

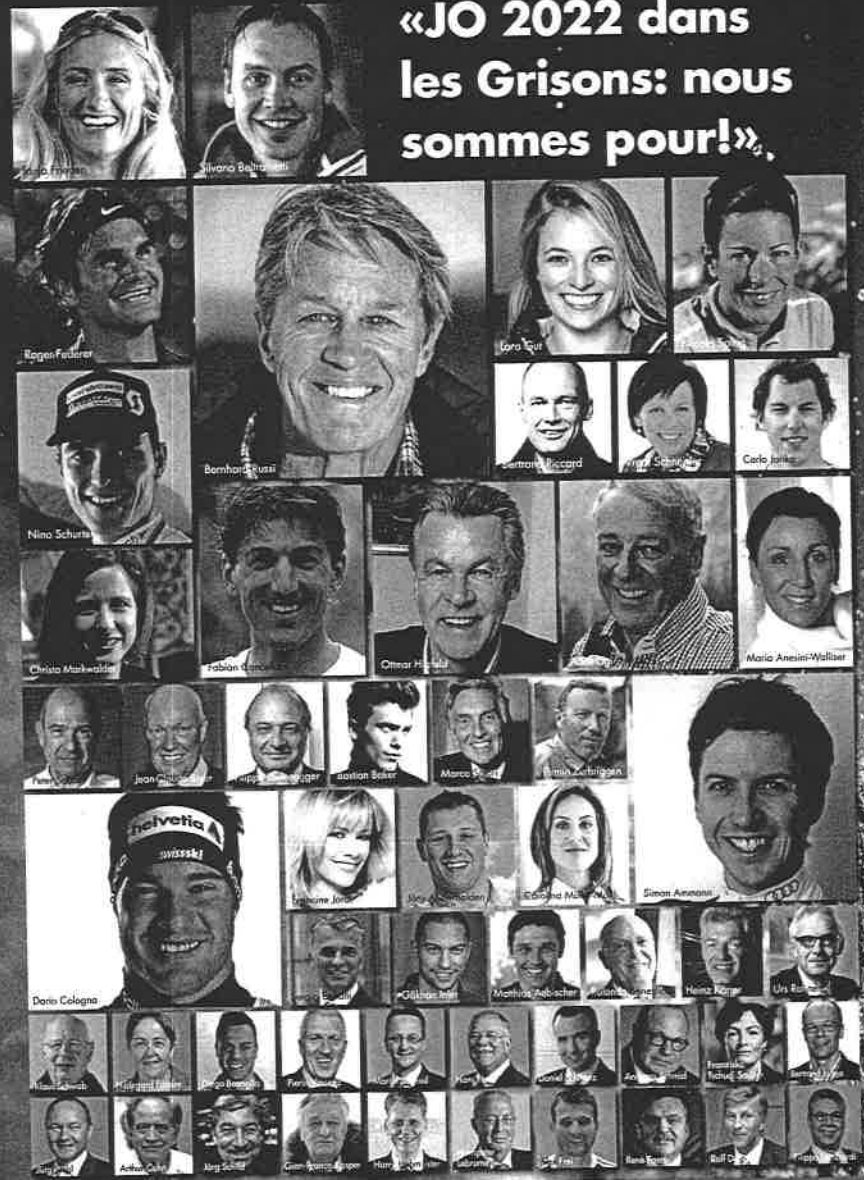
Pour le moment, il a une maman de jour.

Vous aimez casser les stéréotypes homme-femme. Pourtant, vous avez cherché «une» nounou. Pourquoi pas «un» nounou?

Statistiquement, ce métier est encore plutôt pratiqué par des femmes, il n'aurait donc pas été évident de trouver un homme. Mais, en l'occurrence, la raison est bêtement pratique: comme la personne qui s'occupe de Kim passe du temps avec moi à domicile, je me sens plus à l'aise avec quelqu'un du même sexe. Comme quoi, j'ai aussi mes préjugés. ■

Photos: Julie de Tribolet

«JO 2022 dans les Grisons: nous sommes pour!»



Ces personnalités du monde du sport, de la politique, de l'économie et de la culture, disent «OUI» à la candidature Grisons 2022.

GRISONS 2022

Informez-vous et découvrez pourquoi une telle chance ne se présente qu'une seule fois: www.gr2022.ch

OUI.